La passion chez Spinoza.
Etude littéraire (1)

Sommaire *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

* *

I. SPINOZA CRITIQUE DE DESCARTES. 1
II. Affectio/affectus, Actio/passio..... 6

* *

Cet article peut être lu à la suite de l'article sur Descartes paru dans le dernier numéro de la revue Référence. Pour ceux qui ne l'auraient pas eu entre les mains, rappelons que la revue est également disponible sur le site.

I. SPINOZA CRITIQUE DE DESCARTES.

L'analyse de la *générosité* cartésienne tenait à la fois de la "grande âme", celle qui désire intensément le bien avant de le voir, et de l'âme courageuse qui, avec fermeté, sait s'y tenir coûte que coûte : *volonté* de toujours désirer le plus grand bien avec *magnanimité*, et *volonté* de montrer toujours et partout la *vertu de force* pour l'accomplir. Mais si la volonté portait en elle-même la capacité de vouloir fermement le bien (magnanimité), et qu'une telle fermeté du vouloir (fortitude) fût un gage de la droiture intrinsèque de toute intention d'agir, pourquoi des êtres doués de volonté libre pouvaient-ils ne pas se montrer généreux ? D'un côté, nous sommes émus par le corps, mais nous sommes aussi bien libres de tenir nos passions, par une estime juste de ce que nous sommes, dans les limites que reconnaît le Généreux, qui sait, comme le dit Descartes dans une célèbre formule, que "les passions sont toutes bonnes de leur nature" et que "nous n'avons rien à éviter que leurs mauvais usages ou leurs excès". Nous sommes libres de limiter l'excès de nos passions, comme valorisations parfois bonnes et quelquefois mauvaises des choses, par une passion plus grande encore pour ce qui fait notre véritable valeur.

Certes, Descartes a un mérite extrême aux yeux du philosophe d'Amsterdam : il n'a pas traité des passions en moraliste qui se contente de blâmer les conduites et les faiblesses des hommes, mais il a cherché à « expliquer les affects par leurs premières causes, et à montrer en même temps par quelle voie l'esprit peut avoir sur les affects un empire absolu » (*Ethique,* III, préface, trad B. Pautrat). Descartes a compris qu'un discours sur la passion devait avoir un fondement théorique –éclaircir la nature de l'esprit, celle du corps et de leur relation-, s'appuyer en somme sur une *métaphysique* (de l'esprit) et une *physique* (du corps), avant d'être une morale, au sens où la morale serait constituée d'un ensemble de conseils ou d'exhortations à changer de vie ou à se montrer plus vertueux. Avant de juger les hommes, de se moquer ou de se lamenter, il faut comprendre les raisons ou les causes qui nous déterminent à agir, ou à souffrir. Descartes a traité de la

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 4 pages.

La passion chez Spinoza

passion en « scientifique », qui se demande d'abord comment va le corps, préalablement à la question de savoir comment doit aller l'âme. En un sens, Descartes est pour Spinoza un peu aux passions ce que Machiavel est à la politique : c'est en sachant ce qu'est la vie passionnelle –ce qui est dans le corps et dans l'âme- qu'on peut savoir ce que sont réellement les vertus, comme c'est en acceptant de voir les hommes tels qu'ils sont, et non tels que les moralistes voudraient qu'ils fussent, que Machiavel prétend décrire le pouvoir du Prince (Spinoza, *Traité de l'autorité politique*, §1). Spinoza prétend d'ailleurs radicaliser la méthode de Descartes : ce dernier parlait en physicien, presque en médecin, à tout le moins dans la première partie de ses *Passions de l'âme,* lors donc qu'ils'agissait d'expliquer l'émotion des nerfs et le mouvement du coeur dans ses rapports au cerveau *;* Spinoza parlera quant à lui en mathématicien en considérant *« les actions et les appétits humains comme s'il était question de lignes, de plans ou de corps* » (*Ethique*, III, préf.). Le discours sur la passion ne relève pas de la poésie, de la satire, ou de la morale (comprise comme un corpus de condamnations et de prescriptions), mais d'une mathématique qui cherche à rendre raison des mouvements de la vie affective, comme un physicien cherche à formuler dans le langage clair des mathématiques les mouvements des corps.

Mais ne nous y trompons pas : la forme volontairement mathématique de l'*Ethique,* procédant par définitions, axiomes, démonstrations et scolies (éclaircissement et commentaires), ne dissimule en rien la réalité parfois violente, et cruelle, de la passion : en commentant la proposition 35 de la partie 3, Spinoza explique par exemple (et l'amoureux éconduit qu'il fut se trahit peut-être ici) qu'un homme «qui imagine une femme qu'il aime faisant l'amour à un autre, non seulement sera triste que son propre appétit se trouve contrarié, mais aussi parce qu'il est forcé de joindre l'image de la chose aimée aux parties honteuses et aux sécrétions (*excrementis*) de l'autre , il la prendra en aversion ». La forme mathématique ne dissimule rien des imaginations les plus morbides que produit la passion, et, loin de neutraliser la vie passionnelle sous le discours rationnel, elle permet au contraire de mettre au jour ce qu'il y a de pathologique dans l'âme humaine : « l'avarice, l'ambition, la lubricité, etc. sont des espèces de délire, même si on ne les compte pas au nombre des maladies (E, 4, p. 44, scolie) ». Et c'est précisément parce que la passion peut être une maladie mortifère de l'âme, comme le soutenaient déjà les Stoïciens et notamment Cicéron dans ses Tusculanes, comme il y a des maladies mortelles du corps, qi'il s'agit de comprendre sans passion les lois de l'âme, comme nous cherchons à comprendre objectivement les lois des corps.

Descartes avait donc raison de faire une théorie descriptive des passions, en cherchant leur première cause dans le corps et dans l'âme, plutôt que de formuler des prescriptions –seulement valables pour un être idéal, pur esprit et esprit pur qui n'existe que dans l'imagination- pour guérir les hommes de l'inconstance et de la faiblesse de leurs caractères. Mais Descartes, comme les censeurs qui maudissent les hommes parce qu'ils imaginent qu'ils sont libres d'agir autrement, et mieux, qu'ils ne font, n'a-t-il pas trouvé un remède à «l'impuissance humaine à maîtriser et à contrarier les affects (E, 4, préf.) » dans la volonté toujours libre d'agir autrement que n'y incline le corps, ainsi que font les moralistes « qui conçoivent l'homme comme un empire dans un empire » et «qui attribuent la cause de son impuissance et de son inconstance non pas à la puissance commune de la nature, mais à on ne sait quel vice de la nature humaine (E, 3,

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.